



INTRODUCTION – « LIEUX REELS, LIEUX REVES »

Pierre-Élie PICHOT (Université Sorbonne Nouvelle), Lisa POCHMALICKI
(Sorbonne Université)

*À partir de maintenant, ce sera moi qui décrirai les villes et toi, tu vérifieras
si elles existent et si elles sont bien telles que je les aurai pensées.*

Italo Calvino, *Les Villes invisibles*¹.

À l'heure où paraît ce numéro (fin avril 2020), pour une grande part de l'humanité, un confinement sanitaire limite les déplacements géographiques au strict nécessaire, rappelant au passage les sciences humaines à leur origine aristocratique. La restriction brutale de la liberté de circuler, conséquence paradoxale d'une pandémie née de la globalisation accélérée, place au cœur de nos interrogations quotidiennes les rapports entre espace matériel et espace perçu.

Au XVI^e siècle, l'exploration de l'espace a déjà lieu à l'échelle du globe. Découvrir des « ailleurs », les décrire, les nommer, les situer, les comparer sont des pratiques au cœur de nombreuses œuvres de la Renaissance. L'invention de l'atlas et l'élaboration de grandes cosmographies introduisent une nouvelle conception de l'espace, tandis que les collections de récits de voyage transportent leurs lecteurs dans les terres les plus reculées. Des textes apparemment étrangers à toute préoccupation géographique se font également l'écho de la découverte de nouveaux mondes, à l'exemple du *Quart Livre*².

Les notions de lieu et d'espace sont des thématiques anciennes des études seiziémistes. Elles suscitent un intérêt sans cesse renouvelé dans de nombreuses disciplines comme en témoignent de récentes parutions. La réédition en 2019 de l'étude désormais classique de Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance*³, l'illustre sans détour. En littérature, *L'Aède et le géographe. Poésie et espace du monde à l'époque prémoderne* de Philip John Usher⁴, comme une nouvelle anthologie sur les *Voyageurs de la Renaissance*⁵, révèlent les modes de représentation de l'espace dans plusieurs genres littéraires. L'île, cet « élément le plus meuble, le plus friable de la géographie⁶ », continue également d'ouvrir de nouveaux horizons de recherche au-delà du XVI^e siècle⁷. En parallèle, la production des savoirs géographiques et cartographiques à la Renaissance fait l'objet d'études historiques, comme la thèse d'Axelle Chassagnette, *Savoir*

¹ Italo Calvino, *Les Villes invisibles*, trad. Jean Thibaudeau, Gallimard, coll. « Folio », 2013, p. 57.

² Frank Lestringant, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002, p. 239-262 ; « L'espace maritime du *Quart Livre* », *En relisant le Quart Livre de Rabelais*, textes réunis par Nathalie Dauvois et Jean Vignes, *Cahiers Textuel*, n° 35, Université Paris Diderot-Paris 7, 2012, p. 29-43.

³ Numa Broc, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, CTHS, [1980] 2019.

⁴ Philip John Usher, *L'Aède et le géographe. Poésie et espace du monde à l'époque prémoderne*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

⁵ Grégoire Holtz, Jean-Claude Laborie et Frank Lestringant (éds.), *Voyageurs de la Renaissance. Léon l'Africain, Christophe Colomb, Jean de Léry et les autres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2019.

⁶ Frank Lestringant, *Bribes d'îles. La littérature en archipel de Benedetto Bordone à Nicolas Bouvier*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 9.

⁷ Frank Lestringant et Alexandre Tarrête (dir.), *Îles et Insulaires (XVI^e-XVIII^e siècles)*, *Cahiers V. L. Saulnier* 34, Paris, PUPS, 2017.



géographique et cartographie dans l'espace germanique protestant, ou les travaux réunis dans un numéro de la revue *L'Atelier du Centre de recherches historiques* en 2017⁸. Une lecture métaphorique du lieu, à l'origine d'un itinéraire dans une « bibliothèque idéale », a par ailleurs été offerte par Nuccio Ordine dans *Les Hommes ne sont pas des îles*⁹. Enfin, deux expositions, l'une à la Bibliothèque nationale de France, l'autre au Mucem, ont fait dialoguer réalités et imaginaires de l'espace à différentes échelles : celle du géographe, voire du topographe, avec l'île, et celle du cosmographe, grâce à la sphère¹⁰. Une troisième, présentée aux Archives nationales et consacrée au corpus des « vues figurées », a fait découvrir les paysages français du Moyen Âge et de la Renaissance, parfois dessinés par les artistes les plus célèbres de leur époque¹¹.

Loin d'être limitées aux études sur le seizième siècle, les relations entretenues entre espace et littérature sont, depuis plusieurs décennies, au cœur des préoccupations de différentes disciplines¹². La notion de géographie littéraire, même si elle recouvre différentes approches et significations, permet d'examiner le contexte spatial dans lequel les œuvres sont produites comme celui auquel elles se réfèrent. Elle interroge également les représentations textuelles des lieux et confronte espace et création littéraire pour révéler leur influence réciproque. Ces travaux distinguent ainsi « trois dimensions différentes de l'espace littéraire : ses attaches avec des lieux réels ; la construction d'un "univers imaginaire" ou d'un "paysage" ; la spatialité propre au texte¹³ ».

En ce sens, les productions littéraires et artistiques de la Renaissance offrent un terrain de recherche particulièrement fécond. L'invention du genre cosmographique met, par exemple, en lumière le dialogue entre préoccupations géographique et littéraire, comme le suggère Jean-Marc Besse dans son étude sur l'ouvrage inaugural de Sebastian Münster : « la *Cosmographia* est l'espace produit par cette rencontre du souci descriptif de la géographie et de l'instrument d'analyse fourni par la rhétorique¹⁴ ». Outre l'écriture des recompositions géographiques qui bouleversent l'image du monde à cette période, un imaginaire spatial, souvent nourri de modèles antiques, se développe sous de multiples formes. Art de la mémoire, utopie, voyages prodigieux ne sont que quelques illustrations de cette géographie de l'esprit.

Cornucopia manifeste une attention particulière à ces questions, dont témoignent plusieurs séminaires précédents et des numéros du *Verger* consacrés aux « [marges](#) », à « [l'Orient](#) », à « [l'exotisme](#) » ou aux « [temps et espaces du voyage](#) ». Pour la réouverture de son séminaire Chorea en 2018-2019¹⁵, l'exploration s'est concentrée autour de la notion de « lieu » à travers ses multiples significations. Le lieu est, en effet, entendu au sens contemporain et géographique de « portion d'espace sujette à des appropriations singulières et à des mises en

⁸ Axelle Chassagnette, *Savoir géographique et cartographie dans l'espace germanique protestant (1520-1620)*, Genève, Droz, 2018 ; Jean-Marc Besse, Leonardo Ariel Carrió Cataldi et Andrés Vélez Posada (dir.), *Entre le ciel et la terre : cosmographie et savoirs à la Renaissance*, *L'Atelier du Centre de recherches historiques*, juin 2017, en ligne : <https://journals.openedition.org/acrh/7863>.

⁹ Nuccio Ordine, *Les Hommes ne sont pas des îles*, trad. Luc Hersant, Paris, Les Belles Lettres, 2018.

¹⁰ Catherine Hofmann et François Nawrocki (dir.), *Le Monde en sphères*, Paris, BnF Éditions, 2019 ; Jean-Marc Besse et Guillaume Monsaingeon (dir.), *Le Temps de l'île*, Marseille, Mucem/Parenthèses, 2019.

¹¹ Juliette Dumasy-Rabineau, Nadine Gastaldi et Camille Serchuk (dir.), *Quand les artistes dessinaient les cartes. Vues et figures de l'espace français, Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Le Passage, 2019.

¹² Michel Collot, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, 2014. Pour une vue d'ensemble des travaux consacrés aux questions de géographie littéraire et de ses différentes approches, voir, en particulier, la première partie de cet ouvrage.

¹³ *Ibid.*, p. 11.

¹⁴ Jean-Marc Besse, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003, p. 220.

¹⁵ Le séminaire fut co-organisé par Paul-Victor Desarbres, Marie Goupil-Lucas-Fontaine, Anne-Gaëlle Leterrier-Gagliano, Adeline Lionetto et Alicia Viaud.



discours spécifiques¹⁶ ». Pour interroger les rapports entretenus entre lieux réels et lieux rêvés, l'accent est également mis sur la dimension humaine et subjective dont rend compte l'écriture.

Ce numéro du *Verger* étudie trois modalités de spatialité des textes de la Renaissance, qui renouvellent, chacune à sa manière, la définition de la différence entre la carte et le territoire. En effet, les textes rassemblés ici sont signés de jeunes chercheurs et chercheuses que leur parcours a rapproché bien plutôt des théories de la réception et du *material turn* que de l'espace-temps littéraire tel que le concevait la critique thématique, héritière de Gaston Bachelard et de sa *Poétique de l'espace* (1957).

La première section, « Noms de pays », porte un regard de géographe sur trois régions (les Alpes, la Calabre et la Provence) en tant qu'espaces perçus complexes. Dans les Alpes comme en Calabre, le lieu sauvage n'est pas *terra incognita*, mais peuplé de superstitions et de créatures de purgatoire, à mi-chemin du littéraire et du religieux. L'étude d'Alexandre Ruelle rend à chacune (capricornes, démons, « dracs » – c'est-à-dire dragons...) sa filiation littéraire. Car, comme le montre le parcours topographique de l'article, l'ascension de Charles VIII et l'expédition milanaise de François I^{er} ne constituent pas les dates les plus importantes pour la connaissance des lieux déserts, qui marque un progrès continu bien plutôt à travers des efforts humanistes de cartographie, depuis l'atlas de Laura et Giorgio Aliprandi jusqu'à la *Galliae regni potentis* de Jean Jolivet. Le regard positiviste d'Alexandre Ruelle met en évidence la précision croissante de ces cartographies humanistes et suit l'apparition de dimensions méconnues du lieu (la hauteur des villes des Alpes fait ainsi son apparition dans les cartes du dessinateur Domenico Alfani et du graveur Jacques Fornazeris en 1589). Toutefois, l'article d'Alexandre Ruelle démontre que les Alpes, pour être mieux connues, n'en continuent pas moins d'être rêvées, et que l'utilisation des Alpes par Henri IV et Louis XIII comme ligne de défense relève également d'une forme d'espace perçu : car la souveraineté n'existe que dans la mesure des efforts fournis pour la représenter. De même, l'étude de la Calabre littéraire par Matteo Leta tend à montrer la convergence de la scène comique et de la description cosmographique. Le théâtre se change alors en zone transitionnelle entre lieu réel et *topos* : dans l'un des exemples cités par l'auteur, la farce française *Le Pont aux ânes* ajoute au sens simple (le « pont-aux-ânes ») le double-sens du discours charlatanesque d'un Calabrais. Par une pirouette théologique, la description du Sud de l'Italie par Pierre de Lancre lui rend, à la fin de la Renaissance, une forme de réalité pour le moins fragile : la région aurait hérité de l'arrivée des diables que l'évangélisation a chassés du Nouveau Monde ! Un pays est une réalité trop complexe pour prendre la forme de rêves si simplistes : on arrive à cette conclusion en lisant avec Auderic Maret le traité *De laudibus Provinciae* de Quiqueran de Beaujeu, évêque de Senes (1551). Comme on fait aujourd'hui des « histoires mondiales de la France », Quiqueran de Beaujeu trace une histoire mondiale de la Provence, dont l'article d'Auderic distingue les lieux et surtout les sources. Le registre épideictique lie fortement les voyages de l'auteur en Provence et en Italie, ses lectures modernes et son instruction humaniste. Auderic Maret montre ainsi que, si Georg Agricola certifie que la Provence n'a pas de mine, l'éducation humaniste sert à Quiqueran de Beaujeu pour affirmer qu'elle n'en a pas besoin. Finalement, la source du traité devient un élément parmi d'autres de la description : le témoignage oral de marchands amis de l'auteur est instructif non seulement par son contenu, mais encore parce qu'il prouve que « Marseille est l'une des portes d'entrée de l'information scientifique en Europe ». Ainsi, le lieu imaginé dit quelque chose du lieu réel depuis lequel il est rêvé, ainsi que du rêveur lui-même.

La deuxième section, « Rêves de pierre », rétrécit la focale et met au jour l'investissement mythologique et symbolique de lieux princiers et religieux, le château de Chambord, l'abbaye de Thélème et les palais médicéens. Un lieu de pouvoir est traversé par différentes modalités de signification, aussi diverses que ses différents occupants. Le bel article

¹⁶ Telle est la définition du « lieu » sur le site *Géoconfluences* : <http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/lieu>.



de Thibaud Fourrier et François Parot gravit les quatre degrés de l'herméneutique exégétique (historique, allégorique, tropologique et anagogique), démontrant que Chambord peut être conçu comme un véritable « livre de pierre ». Les escaliers de Chambord, décrits et interprétés à plusieurs étapes de leur réflexion, sont à la fois le cœur du château et la véritable échelle de Jacob de leur étude. Leur démonstration s'appuie sur des exégèses de la Renaissance même : par exemple celle de Jean Thenaud, qui dans *La Lignée de Saturne* écrit que François I^{er}, dans sa jeunesse, s'occupait à « ensercher les repaires et manoirs des muses, les eschelles par lesquelles pourrez monter ès haultes tours de Minerve et sapience ». Ici, le travail critique s'identifie, en un sens, au lieu rêvé par les contemporains de Chambord : car un lieu n'existe vraiment qu'au moment d'être habité d'un imaginaire. Ainsi, comme le montre l'article de Clara Lambert-Maes, la géométrie de Thélème lui donne son unité utopique, dans laquelle le collectif s'unit dans un unique corps architectural. Ainsi aussi, les palais médicéens de Florence ne sont jamais tant des lieux de pouvoir que lorsqu'ils se parent d'un *apparato* de théâtre, affirme l'article de Sonia Zerbib. Parmi les célébrations prises en exemple par l'autrice, celle de 1579, célébrant l'union de Bianca Capello et Francesco I en 1578, nous fait percevoir la fragilité du lieu. La cérémonie fait traverser une scène éphémère d'un défilé de chars olympiens symbolisant l'éternité de la lignée familiale, spectacle emblématique de la motivation imaginaire des lieux à la Renaissance. Que le lieu rêvé de la scène a des conséquences bien réelles, une anecdote du mariage de Virginie de Médicis et de Cesare d'Este, en 1586, le montre bien : le grand-duc, s'assurant de la sécurité et de la préparation de la scène, inspecte en personne les souterrains du théâtre.

Enfin, la troisième section, « Loin des yeux », circule dans un corpus de lieux que l'humanisme connaît seulement par ouï-dire, pour des raisons différentes : il s'agit de la cité chinoise de Quinsay (l'actuelle Hangzhou) d'une part, et des mines souterraines d'autre part. La description de Quinsay par Marco Polo est marquée au coin de l'hyperbole : Quinsay, « la ville du ciel », la plus grande cité du monde, bâtie sur un marais, compterait douze mille ponts, selon la description qu'en propose le *Devisement du monde*. Comment un lieu aussi manifestement merveilleux pouvait-il s'intégrer à la réalité humaniste ? L'enquête menée par Lisa Pochmalicki démontre que les tropes des écrivains réorganisent l'espace perçu : les comparaisons récurrentes de Quinsay avec Venise ou le Paradis, le statut de digression ou d'amplification que prend la description de Quinsay dans les textes, sèment un trouble géographique délibéré qui ménagent une place à l'inconnu dans l'espace connu. Le nom de cet inconnu pourrait être la merveille. C'est aussi le statut de merveille que prend d'abord, pour la poésie française de la Renaissance, la mine souterraine ; comme Quinsay, la mine d'or est « prise pour Paradis » par un poème de Jean Parmentier en 1530. Jérôme Fracastor invente, en Italie, la figure des nymphes minières, nouveauté mythologique qui fait florès au point d'incarner une Muse *ad hoc* pour un poème scientifique d'Isaac Habert à propos des minéraux. Le lieu rêvé, même au plus loin des yeux, reflète toutefois, obliquement et en énigme, le lieu réel. Telle est la conclusion matérialiste que l'on peut tirer du corpus poétique au sein duquel le désenchantement de la mine souterraine, à partir de la Pléiade, est expliqué par l'émergence d'une proto-industrie capitaliste dont seul Pierre de Ronsard parvient à tirer des accents lyriques, avant que « la gloire des ingénieurs¹⁷ » ne dissipe le fantôme des nymphes minières et autres « cauchemars que les poètes ont fait naître » à propos de la mine (l'expression est de G. Fabricius).

¹⁷ Pour reprendre l'expression d'Hélène Vérin : voir *La gloire des ingénieurs. L'intelligence technique du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.



BIBLIOGRAPHIE

- BESSE Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.
- BESSE Jean-Marc, CARRIO CATALDI Leonardo Ariel et VELEZ POSADA Andrés (dir.), *Entre le ciel et la terre : cosmographie et savoirs à la Renaissance, L'Atelier du Centre de recherches historiques*, juin 2017, en ligne : <https://journals.openedition.org/acrh/7863>.
- BESSE Jean-Marc et MONSAINGEON Guillaume (dir.), *Le Temps de l'île*, Marseille, Mucem/Parentèses, 2019.
- BROC Numa, *La Géographie de la Renaissance (1420-1620)*, Paris, C.T.H.S., [1980] 2019.
- CALVINO Italo, *Les Villes invisibles*, trad. Jean Thibaudeau, Gallimard, coll. « Folio », 2013
- CHASSAGNETTE Axelle, *Savoir géographique et cartographie dans l'espace germanique protestant (1520-1620)*, Genève, Droz, 2018.
- COLLOT Michel, *Pour une géographie littéraire*, Paris, Éditions Corti, 2014.
- DUMASY-RABINEAU Juliette, GASTALDI Nadine et SERCHUK Camille (dir.), *Quand les artistes dessinaient les cartes. Vues et figures de l'espace français, Moyen Âge et Renaissance*, Paris, Le Passage, 2019.
- HOFMANN Catherine et NAWROCKI François (dir.), *Le Monde en sphères*, Paris, BnF Éditions, 2019.
- HOLTZ Grégoire, LABORIE Jean-Claude et LESTRINGANT Frank (éds.), *Voyageurs de la Renaissance. Léon l'Africain, Christophe Colomb, Jean de Léry et les autres*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2019.
- LESTRINGANT Frank, *Le Livre des îles. Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Droz, 2002.
- *Bribes d'îles. La littérature en archipel de Benedetto Bordone à Nicolas Bouvier*, Paris, Classiques Garnier, 2019.
- « L'espace maritime du Quart Livre », *En relisant le Quart Livre de Rabelais*, textes réunis par Nathalie Dauvois et Jean Vignes, *Cahiers Textuel*, n° 35, Université Paris Diderot-Paris 7, 2012, p. 29-43.
- LESTRINGANT Frank et TARRETE Alexandre (dir.), *Îles et Insulaires (XVI^e-XVIII^e siècles)*, *Cahiers V. L. Saulnier* 34, Paris, PUPS, 2017.
- ORDINE Nuccio, *Les Hommes ne sont pas des îles*, trad. Luc Hersant, Paris, Les Belles Lettres, 2018.
- USHER Philip John, *L'Aède et le géographe. Poésie et espace du monde à l'époque prémoderne*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
- VERIN Hélène, *La Gloire des ingénieurs. L'intelligence technique du XVI^e au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1993.